

## « Poésie et poétique néo-latines jésuites en France au XVII<sup>e</sup> siècle »

### I/Introduction à la poésie néo-latine du XVII<sup>e</sup> siècle

« France seems to have been the first country touched by the influence of italian humanism », Joseph IJsewijn, *Companion to Neo-Latin Studies*, Louvain, Leuven University Press et Peeter Press, 1990, t. 1, p. 131.

« La Renaissance française, comme on le sait, doit presque tout à l'influence de l'Italie : sa redécouverte des auteurs anciens, ses méthodes philologiques et pédagogiques, sa foi dans la dignité et le libre arbitre humains, et, bien sûr, sa maîtrise d'une écriture 'moderne' en prose et en poésie fondée à la fois sur l'érudition et sur une affectivité toute individuelle », Perrine Galand, « Être parlementaire et poète en France dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *Humanistica Lovaniensia*, n°61, 2021, p. 3.

« Almost every major French author from Rabelais to Racine was able to write fluent Latin verse and prose », Jozef IJsewijn, *Companion to Neo-Latin Studies*, Louvain, Leuven University Press et Peeter Press, 1990, t. 1, p. 136.

« Un siècle parfaitement poli en l'une et l'autre langue », abbé de Marolles cité par Jean-Marc Civardi, « Corneille, poète néo-latin », Université Paris-Saclay, Versailles, p. 1.

« Auguste qui avait vu la poésie latine en sa perfection vit le commencement de son déclin de même Louis XIV », abbé de Longuerue, *Longueruana*, cité par L.-A. Montalant-Bougheux, *Jean-Baptiste Santeul ou la poésie latine sous Louis XIV*, Paris, Dentu, 1855, p. 22.

« La poésie latine si à la mode, si répandue au dehors, dans le monde lettré pendant la plus grande partie du XVII<sup>e</sup> n'ose plus se montrer ou ne le fait que timidement », P. Camille de Rochemonteix de la Compagnie de Jésus, *Un collège de Jésuites aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le collège Henri IV de la Flèche*, tome 3, Le Mans Leguicheux imprimeur, 1889, p. 186.

### II/Les textes jésuites - quelle poétique ?

#### 1<sup>o</sup> *Carm.* 3, 18 « Ad Santolium »

##### Ad Santolium Victorinum

*Aeterna esse praemia poetarum qui Latine scribunt*

##### Ode XVIII

Non, si carmina Gallicis	1
apte juncta modis, ingeni et artium	
idem cultor et arbiter	
Colbertus meritis muneribus fovet,	
Romanae, ut quereris, lyrae	5
omnis continuo laus perit et decus,	
Santoli. Neque praemia	
illum deficient, Virgilio duce,	
versus persimiles tuis	
quandoque Ausonia qui recinet tuba.	10
Nescis ut patrio novam	

sermoni faciem quaeque ferat dies ? Nam quas nunc misere anxius scriptor quaerere amat delicias, brevi, usus si volet insolens,	15
spretas rejiciet non sine nausea. Ronsardus male barbaro molles auriculas murmure vulnerat, dictus Franciacae pater linguae. Quis modo non unius aestimet assis, vendita millibus	20
terdenis opici carmina Portei ? Et jam, Perronide, jaces : jam Malherba, tuos Sequana parcius miratur numeros. Fugit	25
laudatus populis Vetturium lepos : festino et nimium pede chartas Balzaccii deseruit Venus. Sic mori placitum improbo fastidire, semel quod placuit, diu.	30
At certus Latiis honos, et vani haud metuens taedia seculi, perstat gratia vatibus. Vivet perpetui musa Sidronii, puro flumine purior,	35
et qui nunc cithara provocat aesculis auditas Calabris fides, acri nunc lituo Maeonidem refert, felix ponere Wallius incano duplicem vertice lauream.	40
Rident sole sub aureo flores nigram hyemem, quos facili manu insevit meus et mero Rapinus nitidos nectare perpluit. Et te fama Rucae, anus	45
tradet postgenitis, non humili pede persultantem Isalae vada, dum cantu Batavos exagitas duces et quos rex gladio ferit, aeterno calami figis acumine.	50
Nec te, Frizo, sinet premi obscuri indecorem posteritas situ : cui si me ingenio parem Turenni annuerint dicere praelia, et rubros sanguine Belgico	55
Musae Borbonidas, non aliis velim, obscoeni fugiens lucri, ornari potius carmina praemiis.	

À Santeul, chanoine de Saint-Victor<sup>1</sup>  
Que les récompenses des poètes qui écrivent en latin sont éternelles<sup>2</sup>  
Ode XVIII

Non, si Colbert, à la fois mécène 1  
et arbitre du génie et des arts  
favorise par les cadeaux mérités  
les poèmes harmonieusement joints aux mètres gaulois,  
toute la gloire et la beauté de la lyre romaine, 5  
ne périssent pas tout de suite comme tu le déplores,  
Santeul. Et les récompenses  
ne manqueront pas à celui qui, sous la conduite de Virgile,  
fera un jour sonner des vers pareils aux tiens  
sur la trompette d'Ausonie<sup>3</sup>. 10  
Ne sais-tu pas que chaque jour apporte  
un nouveau visage à la langue de notre patrie ?  
En effet les délices qu'un écrivain terriblement  
inquiet aime maintenant à rechercher,  
bientôt si l'usage changeant le veut, 15  
il les rejettera avec dédain, non sans nausée.  
Ronsard blesse les oreilles  
délicates de son murmure barbare,  
lui que l'on dit père de la langue française.  
Qui n'estimerait pas à un sou 20  
les poèmes du grossier Desportes  
vendus trois milliers ?  
Et déjà tu es négligé, du Perron,  
déjà, Malherbe, la Seine admire  
moins tes vers. Il s'est évanoui 25  
le charme de Voiture loué par le peuple  
et Vénus d'un pas trop rapide  
a déserté les écrits de Balzac.

---

<sup>1</sup> Jean-Baptiste Santeul ou Santeuil (1630-1697), chanoine de Saint-Victor, était un poète français et latin. Après des études aux collèges Sainte-Barbe et Louis-le-Grand, il devient chanoine de Saint-Victor, l'ordre des oratoriens. Ce personnage exubérant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (il passe pour avoir coutume de déclamer ses vers à grands cris dans les salons de la place Maubert) est un grand représentant de la poésie latine aux côtés des jésuites. Ses poèmes latins de circonstances sont rassemblés en recueil en 1694 (*Opera poetica*, Paris, Thierry). Il est en particulier extrêmement célèbre pour ses hymnes religieuses latines composées dans un latin pur et élégant (*Hymni sacri et novi*, 1698, Paris, Thierry). Leur succès fut tel qu'elles furent insérées dans le bréviaire pour remplacer les hymnes médiévales considérées comme incorrectes et inélégantes. En français, il composa des poèmes célébrant et ornant les fontaines de Paris qui furent publiés dans le *Guide de Paris* de Germain Brice. *La Vie et les bons mots de Mr De Santeuil, avec plusieurs pièces de poésies, de Melange de Litteratures*, Cologne, chez Abraham l'Enclume, 1735 et Jean-Baptiste Santeul, *Œuvre poétique complète*, éd. et trad. Guillaume Bonnet *et al.*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

<sup>2</sup> Cette ode s'inscrit dans le contexte de la querelle des inscriptions en 1676. La construction d'un arc de triomphe dédié au roi Louis XIV soulève la question de la langue de l'inscription : dans l'enceinte de l'Académie française comme dans celle des Inscriptions et des Belles lettres, les tenants du français, (Charpentier, Tallemant, Desmarests, Colbert), s'opposent à ceux du latin (Bourzeis, le P. Lucas, Santeul, Commire, Bellièvre). Santeul s'inquiète du tour que prend la situation et tente d'obtenir le soutien de Colbert par l'intermédiaire de Perrault. Il écrit pour cela à ce dernier une élégie déplorant le mépris dont la poésie latine fait l'objet : *Ad Peraltum elegia quod latini poetae non sint in honore apud aulicos* (voir annexe n°7). Abbé Vissac, *op. cit.* p. 234.

<sup>3</sup> La trompette d'Ausonie (autre nom pour l'Italie) renvoie à la poésie épique et héroïque de Virgile et d'Horace. En effet, Jean-Baptiste Santeul, poète officiel néo-latin et français a composé de nombreux poèmes d'éloges au roi Louis XIV, par exemple : *Regis, pro sua erga Urbis mercatores amplioris ordinis munificentia, encomium* (1674), *Ad Paulum Pellissonium fontanarium, ode, de Ludovico Magno religionis avitae vindice, et assertore* (1688), *Poème latin de Mr de Santeuil de Saint Victor, pour le Roy* (1692).

Ainsi il a plu à la mode injuste de prendre pour longtemps  
en dégoût ce qui lui a plu une fois. 30

Mais une gloire sûre et une reconnaissance  
qui ne craint pas les mépris d'un siècle vain  
perdurent pour les poètes latins.  
Elle vivra la muse de l'immortel Sidron<sup>4</sup>,  
plus pure qu'un ruisseau pur ; 35

Walle<sup>5</sup>, qui tantôt provoque de sa cithare  
la lyre entendue par les chênes calabrais,  
tantôt imite le Méonide de sa vive trompette,  
est heureux de poser  
sur sa tête blanche un double laurier. 40

Sous un soleil d'or elles se rient  
du noir hiver les fleurs que d'une main aisée  
mon cher Rapin a semées et arrosées,  
brillantes d'un nectar pur<sup>6</sup>.

Et toi La Rue, la renommée devenue vieille 45  
te transmettra à la postérité toi qui franchis  
d'un pied sans humilité les gués de l'Yssel  
tout en poursuivant par ton chant les chefs bataves  
et en transperçant de la pointe immortelle de ton calame  
ceux contre qui le roi se déchaîne avec son épée<sup>7</sup>. 50

Et toi non plus Frizon, la postérité ne permettra pas  
que tu sois écrasé sans honneur dans un lieu obscur<sup>8</sup> :  
moi, si les Muses m'accordaient de chanter  
avec un génie semblable au tien les combats  
de Turenne et les Bourbons rouges du sang 55  
des Belges, je ne voudrais pas,  
fuyant un détestable profit,  
que mes poèmes soient honorés par d'autres récompenses.

<sup>4</sup> Sidron de Hossche (1596-1653), poète flamand jésuite qui a composé des élégies latines. L'une d'elles porte sur les larmes de saint Pierre. Voir Andrée Thill, *La lyre jésuite*, p. 90-91.

<sup>5</sup> Jakob Vande Walle (1599-1690), jésuite belge auteur de neuf livres de poèmes latins particulièrement réputé pour ses odes, d'où la mention du modèle du Calabrais, qui est le poète Horace (v. 36-37, voir note *Carm.* 3, 15, 32). Le recueil de Walle comprend aussi des poèmes héroïques ce qui explique cette fois l'évocation d'Homère le Méonide. Ces lauriers sont à la fois lyriques et épiques.

<sup>6</sup> Il s'agit de René Rapin, célèbre poète néo-latin jésuite et pilier de la réflexion classique de la fin du siècle dont les *Hortorum libri IV* ont été élevées au statut d'*opus saeculi* (A. Montalant-Bougleux, *op. cit.*, p. 23). Les fleurs sont le sujet du livre 1 de cet immense ouvrage qui s'inscrit dans la continuité des *Géorgiques* de Virgile en tenant compte des progrès horticoles du siècle. La référence au soleil v. 41 comprend un triple sens : elle désigne à la fois la source de lumière et de chaleur qui permet aux fleurs de pousser, le jour éternel dont bénéficiera l'œuvre de Rapin, composée en latin et de ce fait promise à l'immortalité, et enfin le roi soleil sous l'aura duquel s'épanouissent les lettres françaises favorisées par sa politique de mécénat.

<sup>7</sup> Charles de La Rue (1643-1725), jésuite, est avec Commire et Rapin l'un sept poètes néo-latins de la Pléiade parisienne des années 1670. Ce prolifique auteur latin a réuni ses différentes pièces poétiques dans un recueil intitulé *Carminum libri IV* publié à Paris en 1668. Parmi elles figure un célèbre poème latin sur les conquêtes de Louis XIV que Corneille a traduit en français et qui retint l'attention du roi : *Sur les victoires du roi* (1667).

<sup>8</sup> Léonard Frizon (1628-1700), poète jésuite français qui a dédié à Louis XIV un recueil dont la deuxième partie s'intitule *Triomphe de la Foi sur les Luthériens, Mahométans, Jansénistes*. Voir L. Frizon, *Opera poetica, libri XXIV. Cum orationibus Panegyricis III*, Paris, Simon Benard, 1675.

2° *Carm.* 4, 28, 26-37 et 51-76 « *Papilio et apis* »

Papilio et apis  
ad illustrissimum abbatem  
P. D. Huetium  
ecclesiae Suessionensis  
episcopum designatum  
Fabula

Sed dulce miscens utili, ceram undique,  
mellis que dona roscidi caelestia  
colligere certat. Sicubi e sudantibus  
expressus astris humor, aut flavas croci,  
aut nigricantes lavit hyacinthi comas ; 30  
argenteumve lilii alabastrum impluit :  
celeribus illo vecta pennis advolat,  
latura castris dulces exuvias suis.  
Sed nec ea thymbram, serpyllumque negligit 35  
nec sugere humilis flosculos spernit thymi.  
Quin stirpe ab omni colligit prudens opes :  
nulloque spolia non refert de gramine. [...]  
Nunc certe, Hueti, plurimos mortalium  
multijugae lectionis insanabile  
cacoethes, et vesana prurigo tenet  
quos jure Pindi papiliones dixeris, 55  
volatile genus atque desultorium.  
Hi more nullo et lege oberrantes libris,  
ipsos in horas et studia mutant male.  
Peregrini ubique, sistere usquam nescii,  
olfacere gaudent cuncta, nil succi trahunt, 60  
magnoque pretio comparant inscitiam.  
Ast aemulatur sedulae sapiens apis  
consilium et artes atque venturi memor,  
seu molle roseae ver juvenutis micat,  
seu vitae fervet aestas, aut declivibus 65  
autumnus annis mitior maturuit,  
non mella propriis cessat inferre alveis.  
Cecropio, Hueti, fert tibi thymum jugo  
felix Hymettus. Collibus redit tibi 70  
demetere flores Roma perpetuos suis.  
Dulcesque Libanus auxit et Sion favos.  
Perge modo divum promereri gratiam,  
hominumque laudes, scriptis immortalibus.  
Sic sacra frontem mitra quamprimum ambiat,  
sic bruma capiti quum nives infuderit 75  
centesima, tuus te neget calamus senem.

Le papillon et l'abeille<sup>9</sup>  
au très illustre abbé  
Pierre-Daniel Huet  
nommé évêque  
du diocèse de Soissons  
Fable

Au contraire, mêlant l'utile à l'agréable, de partout  
elle entreprend de récolter la cire et les dons célestes  
du miel de rosée. Là où l'eau exprimée de la sudation  
des astres mouille la chevelure blonde du crocus  
ou noircissante de la jacinthe, 30  
ou bien arrose l'albâtre argenté du lys,  
elle se déplace en volant de ses ailes rapides,  
pour emporter dans son camp les douces dépouilles.  
Mais elle ne néglige pas la sarriette ni le serpolet  
et elle ne dédaigne pas de sucer les petites fleurs de l'humble thym. 35  
Non, mais, prudente, elle récolte des richesses de chaque tige  
et il n'est pas de graine dont elle ne rapporte un butin. [...]  
Aujourd'hui assurément, Huet, l'incorrigible manie  
et le désir maladif d'une lecture multiple  
possède un très grand nombre hommes  
que l'on appellerait à juste titre papillons du Pinde, 55  
espèce inconstante et volage.  
Errant sans nul ordre ni méthode dans les livres, à mauvais escient  
ils en changent d'heure en heure, ainsi que d'objet d'étude.  
Étrangers partout, incapables de s'arrêter nulle part,  
ils se plaisent à respirer toutes les odeurs, mais ne récoltent aucun suc, 60  
et ils tirent une grande fierté de leur ignorance.  
Mais le sage imite le jugement et l'art  
de l'industrielle abeille et, conscient de l'avenir,  
que brille le doux printemps de la rose jeunesse,  
que bouillonne l'été de la vie ou que l'automne 65  
plus sucré, les années déclinant, ait mûri,  
il ne cesse d'apporter du miel dans ses propres alvéoles.  
Le fertile Hymette t'apporte son thym  
depuis le mont cécropien, Rome te permet de moissonner  
ses fleurs éternelles sur ses collines 70  
et le Liban et Sion ont fait croître tes doux rayons.  
Continue seulement à mériter la grâce des dieux,  
et les louanges des hommes par tes écrits immortels.  
Ainsi, dès lors que la mitre sacrée ceindra ton front,  
ainsi, quand le centième hiver aura répandu sa neige 75  
sur ta tête, ton calame ne te reniera pas dans ta vieillesse.

---

<sup>9</sup> Cette fable métapoétique reprend le thème traditionnel depuis l'Antiquité du travail de l'abeille comme métaphore de l'imitation poétique (voir commentaire p. 1066-1069). Le poème, adressé au fin lettré Pierre-Daniel Huet (voir note *Carm.* 2, 21 ; 4, 18 et 4, 66), cible plus particulièrement les méthodes de lecture. Portant sur un thème érudit, il ne témoigne pas moins de l'influence de la mondanité par la « grâce mignarde et enjouée » dont il est empreint, voir J.-P. Collinet, « La fable néo-latine avant et après La Fontaine », p. 37.

III/Rapports avec la poésie française du classicisme : *Carm. 3, 25* « Ad fontem Polycrenen »

Ad fontem Polycrenen  
Bavillaeo in agro aquarum  
copia nobilem  
Ode XXV

O fons, ocelle ruris atque uber, tui heri o voluptas innocens !	1
Tuamne certem pauperis vena ingeni aequare vates copiam ?	
Cui par nec ille fuerit Aonios liquor movere cantus efficax :	5
nec quae Sicano lympa servatur mari, fluvium procacem dum fugit.	
Non te superbo Parius hinc ambit lapis, hinc concha dives margine.	10
Non alta regum tecta, picto in alveo tumidus videri, perfluis.	
Sed musco, et udo gramine agrestem paras tibi ipse thalamum rusticus ;	
et inter umbras, atque aperta vallium, vitreo fugax curris pede.	15
At ne pudori sit tamen, quod nil manus tibi fabra cultus addidit.	
Caduca dos est artis : aeternus manet crescitque naturae decor.	20
Sorte o tua beate ! Lamonidae places : hunc nuda simplicitas capit.	
Fuci animus expers scilicet mores suos in te intuetur et probat.	
Ac nunc in undis lene decurrentibus, placidoque fuis agmine ;	25
siticulosis, specimen eloquii exhibes, blande influentis auribus.	
Nunc liberalem pingis, et avaras opes sibi retinere nescium :	30
seu cum ardet aestas, fers bonus violis opem, herbisque supplicantibus ;	
seu vitae egentes populos felicibus rigando lymphis recreas.	
Nec te rapacis more torrentis juvat late ruinis crescere :	35
corripere messes, nemora, cumque ovilibus ipsas colonorum domos.	
Herum aemularis nempe ; quem nulli gravem, cuncti benignum sentiunt.	40
Hunc ipse sentis, quando reclinans caput amatae in orae gramine, aestum liquore temperat gelido et suis	

te consecrat sudoribus.	
Trepidae laborant undae, et alternis manus	45
gaudent adorare osculis :	
justa hinc tumentes se ferunt superbia,	
dulcique plenae imagine,	
monti obliuisque vallibus Lamonium	
fluctu loquuntur garrulo.	50

**Dominique Bouhours, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1671**

« Le beau langage ressemble à une eau pure et nette qui n'a point de goût [...]. La langue française hait encore tous les ornements excessifs : elle voudrait presque que toutes ses paroles fussent nues, pour s'exprimer plus simplement; elle ne se pare qu'autant que la nécessité et la bienséance le demande ».

**Cicéron, *Orator*, 78**

*sed quaedam etiam neglegentia est diligens. Nam ut mulieres esse dicuntur nonnullae inornatae, quas id ipsum deceat, sic haec subtilis oratio etiam incompta delectat.* « Il y a aussi une certaine négligence diligente. En effet comme on dit de certaines femmes qu'elles sont sans apprêt, à qui cela va bien, ainsi ce style précis plaît même sans ornements ».

**Cicéron, *Orator*, 92**

*cuius oratio cum sedate placideque liquitur, tum inlustrant eam quasi stellae quaedam translata verba atque immutata,* « non seulement son style coule calme et paisible mais il est illuminé et comme étoilé de certaines transpositions et mutations verbales ».

**Cicéron, *Orator*, 97**

*hanc eloquentiam, quae cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes,* « une éloquence qu'emportait son cours majestueux et grondant, dont tout le monde se sentait dominé »

À la fontaine Polycrène  
ennoblie par l'abondance de ses eaux  
dans le jardin de Bâville  
Ode XXV

Ô source, prunelle et mamelle de la campagne, ô innocent plaisir de ton maître !	1
M'efforcerais-je, poète, d'égaliser ton abondance par la veine de mon pauvre génie ?	
Elle n'aurait pu t'égaliser la liqueur capable de susciter les chants aoniens <sup>10</sup> ,	5
ni la rivière qui est recueillie par la mer de Sicanie pendant qu'elle fuit le fleuve rapide <sup>11</sup> .	
Ici la pierre de Paros <sup>12</sup> ne t'entoure pas d'une margelle orgueilleuse, ni là le riche coquillage.	10
Tu ne traverses pas les palais altiers des rois dans un lit bigarré, te vantant d'être vue <sup>13</sup> .	
Au contraire, rustique, tu te prépares toi-même un lit champêtre au gazon moussu et humide	
et à découvert entre les ombres des vallons, tu cours en fuyant d'un pied diaphane.	15
Mais n'aie pas honte que la main industrielle ne t'aie ajouté aucun ornement.	
Le don de l'art est caduque : la beauté naturelle demeure éternelle et s'accroît.	20
Ô que tu es heureuse de ton sort ! Tu plais au Lamoignide, ta simplicité nue le séduit.	
Son esprit ignorant le fard contemple en toi et apprécie ses propres mœurs <sup>14</sup> .	
Tantôt dans tes ondes qui courent doucement et se répandent en un paisible défilé <sup>15</sup> ,	25
aux oreilles altérées tu présentes l'image de son discours s'écoulant délicieusement,	
tantôt tu le peins généreux et incapable de retenir pour soi ses richesses avarés	30

<sup>10</sup> L'Aonie est un autre nom (littéraire) pour la Béotie. La source dont il est question est donc de la fontaine Aganippe qui coule en Béotie au pied de l'Hélicon, deuxième résidences des Muses après le mont Parnasse.

<sup>11</sup> *Sicanus*, *i*, *m* est le nom d'un ancien peuple du Latium établi le long le Tibre voir VERG. *Aen.* 7, 795. La mer sicanienne est donc vraisemblablement la mer Méditerranée, où se jette le Tibre. La fuite de la nymphe devant le dieu fleuve rappelle la légende d'Aréthuse et Alphée : le fleuve poursuit la suivante de Diane de ses ardeurs. Pour la sauver, la déesse la métamorphose en source souterraine qui jaillit à Ortygie, en Sicile, en pleine mer Méditerranée (OV. *Met.* 4, 494 ; 5, 429-437 et 631-636). Aréthuse figure dans le poème en tant que source d'inspiration littéraire pareille à celles d'Aganippe ou de Castalie (voir *Carm.* 2, 19).

<sup>12</sup> L'île de Paros est l'une des Cyclades, connue pour ses marbres de grande qualité voir VERG. *Aen.* 1, 593 et OV. *Met.* 3, 419.

<sup>13</sup> Cette description par antithèses suit de nombreux modèles classiques et néo-latins. Chaque phrase débute par une négation en anaphore, par exemple comme dans la vitupération du *negotium* d'Horace (*Epod.* 2, 5-6 *neque excitatur classico miles truci / neque horret iratum mare* « qui n'est point réveillé, soldat, par une sonnerie menaçante ; qui n'a pas à craindre les colères de la mer »).

<sup>14</sup> Ces vers rappellent figure de Narcisse dont l'eau reflète la beauté et qui se contemple en elle (OV. *Met.* 3, 424-425). L'évocation nourrit l'éloge du président Lamoignon : son reflet dans la source n'est pas mortifère ni orgueilleux. Le grand personnage incarne la vertu contrairement à la figure de Narcisse.

<sup>15</sup> L'eau est comparée avec une armée qui avance régulièrement. Cette métaphore originale est plusieurs convoquée dans le recueil, voir *Carm.* 2, 19, 8-9 (« Unde tanta... »).

quand, au plus fort de l'été, tu apportes dans ta bonté ton aide aux violettes  
 et aux herbes suppliantes  
 ou que tu restaures de tes eaux fertiles les peupliers  
 dépérissant.

Il ne te plaît pas à la manière du torrent rapide de croître 35  
 largement en cataractes,  
 d'arracher les moissons, les bois, et les maisons même des paysans  
 avec leurs bergeries<sup>16</sup>.

Tu imites ton maître, n'est-ce pas ? lui que personne ne trouve désagréable,  
 mais tous au contraire plaisant. 40

C'est aussi ton avis puisque, reposant la tête  
 sur l'herbe de ta rive chérie,  
 il tempère la chaleur grâce à ton eau fraîche  
 et te consacre par sa sueur<sup>17</sup>.

Les ondes tremblantes s'efforcent et se réjouissent 45  
 d'adorer ses mains tour à tour par des baisers ;  
 alors elles s'enflent d'un orgueil légitime  
 et pleines de ta douce image,  
 à la montagne et aux vallées abandonnées elles répètent 50  
 de leur flot bavard le nom de Lamoignon.

**Cicéron, *De oratore*, 2, 64**

*verborum autem ratio et genus orationis fusum atque tractum et cum lenitate quadam aequabiliter  
 profluens, sine hac iudiciali asperitate et sine sententiarum forensibus aculeis persequendum est,*  
 « en ce qui concerne l'expression, il recherchera un style coulant et large, s'épanchant avec douceur,  
 d'un cours régulier sans rien de l'âpreté que comporte le genre judiciaire, sans aucun des traits  
 acérés dont la pensée s'arme au forum »

**Pellisson, *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin*, Paris, Augustin Courbé, 1656**

« si quelqu'un imagine que la poésie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit  
 souvent je le confesse se précipiter comme un torrent mais elle doit plus souvent couler comme une  
 paisible rivière ; et plus de personnes peut-être sont capables de faire une description pompeuse ou  
 une comparaison élevée que d'avoir ce style égal et naturel qui sait dire les petites choses ou les  
 médiocres sans bassesse et les grandes sans contrainte et dureté ».

**Boileau, *Art poétique* [1674] chant 1, Paris, Gallimard, 1985**

Un style si rapide, et qui court en rimant,  
 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.  
 J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène  
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,  
 Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,  
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

<sup>16</sup> Le motif dépréciatif du torrent rapide intervient à plusieurs reprises dans le recueil : voir *Carm.* 2, 23, 55-68 (*Rivi rivales* justement adressé au président du parlement) et 4, 24, 3-7 (*Torrents et fluvius*, adressé à Montausier).

<sup>17</sup> Ce tableau, qui participe de l'éloge de Guillaume de Lamoignon, renvoie à l'usage des thermes (voir le substantif *sudarium*). La sueur du maître rafraîchirait de manière paradoxale les ondes tumultueuses de la source et la bénirait.

## Bibliographie

### 1) Œuvres modernes

- BOILEAU Nicolas, *Satires, Épîtres, Art poétique*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, 1985
- BOUHOURS Dominique, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1671 - éd. établie et commentée par Bernard Beugnot et Gilles Declercq, Paris, Honoré Champion, 2003
- COMMIRE Jean, *Carminum libri*, Paris, Simon Benard, 1678, rééd. 1681, 1689, 1693
- LA FONTAINE Jean (de), *Fables*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Folio, 1991
- LA RUE Charles (de), *Carminum libri IV*, Paris, Simon Benard, 1680
- PELLISSON Paul, *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin*, Paris, Augustin Courbé, 1656
- RAPIN René, *Hortorum libri IV*, Paris, 1665, e typographie regia
- RAPIN René, *Carminum libri*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1681
- RAPIN René, *Réflexions sur la poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes*, Paris, Muguet, 1674 rééd. E. Dubois, Genève, Droz 1970 et P. Thouvenin, Paris, Champion, 2011
- SANTEUL Jean-Baptiste, *Opera poetica*, Paris, Thierry, 1694
- VAVASSEUR François, *Multiplex et varia poesis, antea sparsim edita, nunc in unum collecta*, Paris, 1683

### 2) Etudes littéraires

- BURY Emmanuel (dir.), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2015
- BRUNOT Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome V, *Le français en France et hors de France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1917
- DEOTTO Mickaël. *La poésie bucolique du Père Jean Commire S. J. (1625-1702) : édition, traduction et commentaire littéraire*, Université catholique de Louvain, 2020
- DUBOIS Elfrieda Theresa, *René Rapin : l'homme et l'œuvre*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université Lille III, 1972
- GALAND-HALLYN Perrine, « Être parlementaire et poète en France dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle » in *Humanistica Lovaniensia*, n°61, 2012, p. 3-25
- IJSEWIJN Jozeph, *Companion to Neo-latin literature*, part 1 : *History and diffusion of neo-latin literature*, Leuven University Press, 1990
- FUMAROLI Marc, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et res literaria au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980
- MONTALANT-BOUGLEUX Louis-Auguste, *Jean-Baptiste Santeul ou la poésie latine à l'époque de Louis XIV*, Paris, Dentu, 1855
- MONTRÉAL Ruth, *Flora Neolatina : die Hortorum libri IV von René Rapin S. J. und die Plantarum libri VI von Abraham Cowley : zwei lateinische Dichtungen des 17. Jahrhunderts*, Berlin, De Gruyter, 2010
- MONTRÉAL Ruth, « La poésie latine de René Rapin », *XVII<sup>e</sup> siècle*, vol. 263, n°2, 2014, p. 203-218
- THILL Andrée, *La Lyre jésuite : Anthologie de poèmes latins 1620-1730* (présentés, traduits et annotés par Andrée Thill ; notices biographiques et bibliographies par Gilles Banderier ; préface de Marc Fumaroli), Genève, Droz, 1999
- THOUVENIN Pascale, « Une histoire littéraire classique : une Europe moderne des Lettres selon René Rapin », *XVII<sup>e</sup> siècle*, vol. 263, n°2, 2014, p. 219-232
- VAN TIEGHEM Paul, *La littérature latine de la Renaissance*, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Droz, Genève, 1944
- VISSAC abbé, *La poésie néo-latine au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Auguste Durand, 1862
- WAQUET Françoise, *Le latin ou l'empire d'un signe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, 1998